

Quand une petite ville bretonne se mobilise pour accueillir les employées ukrainiennes de l'entreprise locale

REPORTAGE - Sous l'impulsion de sa patronne, une PME des Côtes-d'Armor est parvenue à rapatrier ses salariés ukrainiens et leurs familles. Dans la commune de Quessoy où est basée l'entreprise Soka, les habitants ne ménagent pas leur peine pour les intégrer.



La commune de Quessoy héberge l'entreprise Soka, et les familles ukrainiennes arrivées il y a deux semaines.

Paul MARION

Quessoy a des allures de havre de paix sous le soleil du printemps. Ses bâtisses en granit, son centre historique animé de petits commerces, l'école primaire face à l'église et la mairie donnent à la commune de 3800 âmes un décor de carte postale. Loin, très loin des rigueurs de l'hiver en Ukraine et des horreurs de la guerre. Irina Kovalenko semble à son aise dans ce bourg au cœur de la campagne armoricaine verdoyante. Apprêtée et vêtue d'un tailleur, cette élégante mère de famille s'apprête à rencontrer le maire de Quessoy pour faire le point sur leur installation. Elle est arrivée d'Ukraine le 10 mars avec soixante de ses compatriotes.

» LIRE AUSSI - Les Européens veulent mieux se coordonner sur les réfugiés ukrainiens

Parmi eux, des nourrissons, des enfants, des personnes âgées et une trentaine de femmes. Toutes sont des salariées, ou des épouses de salariés de la Soka, une entreprise minière de Quessoy qui possède une usine en Ukraine. La PME a fait le choix de les rapatrier en urgence, à l'exception des hommes restés sur place comme l'exige la loi martiale.

«On est tellement reconnaissants. Je ne sais pas ce qu'on aurait fait sans l'aide de la Soka», remercie Irina à l'adresse de la directrice de l'entreprise Séverine Dudot. Dès le 26 février, cette ancienne expatriée en Indonésie et en Égypte a affrété des minibus jusqu'à son usine de Koziatyn pour y récupérer les équipes ukrainiennes et leurs familles. Séverine Dudot a alors confié à Irina Kovalenko, l'une de ses cadres de confiance sur place, la mission d'assurer leur retour.

2000 kilomètres d'exode

Irina garde un souvenir plus qu'éprouvant de cet exode de 2.000 kilomètres, à commencer par la sortie d'Ukraine. «Dans le minibus jusqu'à la frontière polonaise, on entendait l'écho des bombardements», raconte la quadragénaire. L'émotion saisit sa voix au moment d'évoquer le passage de la frontière polonaise, «le moment le plus difficile», avec des cohortes de réfugiés ukrainiens forcés d'attendre plus de 48 heures dans le froid.



Irina Kovalenko, réfugiée à Quessoy, et Séverine Dudot sa directrice lors d'une réunion avec le maire de Quessoy.

Paul MARION

«Une famille de salariés n'a pas supporté l'attente avec ses deux bébés. Ils ont préféré rester en Ukraine», se désole celle qui a voyagé avec ses deux fils de 7 et 13 ans. Après plusieurs jours d'attente en Pologne, Irina a pu rassembler le cortège de réfugiés de la Soka et lui faire prendre le car envoyé depuis la France. 30 heures de trajet en direction de la Bretagne.

Les soixante Ukrainiens sont finalement arrivés dans les Côtes-d'Armor le 10 mars, physiquement éprouvés. Des dizaines de bénévoles les ont pris en charge à leur descente du car, avec assistance médicale et repas chaud. Rien n'a été laissé au hasard. Tout en suivant à distance l'itinéraire chaotique de ses équipes à travers l'Europe, la dirigeante de la Soka a multiplié les initiatives pour préparer l'accueil des familles, jusqu'à monter sa propre association «Solidarité Soka Ukraine». Première nécessité : fournir des logements convenables aux familles.

«Madame Dudot m'a prévenu le vendredi de l'arrivée des familles ukrainiennes le jeudi suivant, un peu mis devant le fait accompli», sourit le maire de Quessoy Jean-Luc Goulette à l'adresse de la patronne venue le rencontrer avec Irina à la mairie comme elle le fait régulièrement ces derniers jours. «On manque de logements à Quessoy mais quand j'ai vu tout ce qu'elle avait déjà fait pour rapatrier les Ukrainiens et qu'elle m'a sollicité, j'ai tout fait pour l'aider», détaille-t-il, conquis par l'énergie de cette figure locale dont l'entreprise fait travailler 80 personnes à Quessoy et aux alentours.

Deux pavillons vides bâtis dans les années 1960, propriété de la commune qui prévoyait de les détruire pour obtenir des terrains constructibles, sont ainsi réquisitionnés ainsi qu'un logement communal déjà en travaux. Une quarantaine de bénévoles, d'élus et d'agents de la commune ont investi les lieux pour les aménager et les rendre habitables en seulement quatre jours «d'engagement extrême», salue le premier édile Jean-Luc Goulette qui s'est activé pour rétablir l'électricité sur place en quelques heures. Les appels aux dons de la Soka ont permis d'obtenir du mobilier et bien plus.

Un toit et un emploi

«Quand les familles sont entrées dans les logements, tout était fourni: les meubles, la nourriture, les produits d'hygiène et même la wifi», se souvient Irina. Le statut de «protection temporaire» leur est déjà accordé par la préfecture, assorti du droit de travailler et d'un accès aux soins. Irina vit pour l'instant avec ses deux fils de 7 et 13 ans directement chez Séverine Dudot à une vingtaine de minutes de Quessoy.

Une exception puisque tous les autres réfugiés ukrainiens disposent de leurs propres logements dans le village ou dans ses environs. «Des habitants ont pu héberger dans l'urgence des Ukrainiens pendant leurs premiers jours en France, mais ça n'est pas tenable sur le long terme», appréhende Séverine Dudot, très soucieuse que les familles puissent rapidement «vivre en toute autonomie».

Le logement étant assuré, l'objectif est désormais de trouver un emploi à la trentaine de mères de famille ukrainiennes en âge de travailler. «Le but, c'est qu'elles puissent toutes travailler, pour prendre leur envol, être actives et surtout s'assumer financièrement. C'est la seule solution pérenne», souhaite Séverine Dudot.

«Nous sommes toutes prêtes à travailler. En Ukraine, les femmes travaillent, savent s'assumer. Même les retraités veulent aller aider les maraîchers», renchérit Irina qui devrait reprendre un travail dans les locaux de la Soka où elle sera chargée de surveiller à distance les affaires de l'entreprise en Ukraine. Les opportunités d'emplois ne manquent pas autour de Quessoy. Située à 20 kilomètres de Saint-Brieuc, la région a besoin de bras pour couvrir les besoins des nombreuses entreprises de l'agroalimentaire et de l'hôtellerie-restauration.

Une rencontre avec des agriculteurs, des patrons de coopératives, de structures médico-sociales s'est tenue la semaine dernière sous un format de «*job dating*», organisée par la patronne de la Soka qui a activé son réseau auprès des agences d'intérim et des organisations patronales. Une trentaine de femmes ukrainiennes étaient présentes, toutes volontaires pour accepter des métiers manuels, quand certaines ont des diplômes d'études supérieures. Moins de trois semaines après leur arrivée, cinq femmes ont déjà trouvé un contrat, dont trois dans les laboratoires de la Soka et deux dans une biscuiterie.



Laurence Mougel discute de l'accueil des familles ukrainiennes avec ses clients.

Paul MARION

Au-delà du travail, les habitants se préoccupent de l'intégration des Ukrainiens à la vie de la commune. «On se dit que ça pourrait être nous donc on veut les accueillir, les intégrer», explique Laurence Mougel, pharmacienne à Quessoy et présente à l'arrivée du bus pour assurer un soutien médical aux salariés de la Soka et leurs familles. La pharmacienne s'est liée d'amitié avec Marina, logée à Quessoy avec ses deux nièces adolescentes, dont elle connaît déjà «toute la vie». Elles déjeunent ensemble ce jour-là. Laurence Mougel lui propose de se voir chaque jour de cuisiner ensemble, d'aller faire des emplettes au supermarché, de donner des leçons de peinture à ses nièces afin d'occuper les journées et de reconstruire un semblant de normalité.

Dans la pharmacie qui jouxte la mairie, les discussions portent toutes sur le quotidien des familles ukrainiennes. Au comptoir où est posée une cagnotte de dons «Solidarité Soka Ukraine», les clients

se soucient de leurs activités du week-end, de la rentrée de leurs enfants à l'école, de savoir qu'ils ne manquent de rien.

La présence des ressortissants ukrainiens éveille la sympathie et la solidarité des locaux. On suit avec curiosité leur pérégrination dans les ruelles de Quessoy. Richard, le boucher, s'amuse de la curiosité avec laquelle les enfants scrutent ses produits, dont il leur fait cadeau. Les dons de vêtements, de meubles, de nourriture ou de médicaments affluent vers le magasin solidaire où les familles ukrainiennes peuvent s'approvisionner gratuitement.



Gilles Serruau, sa femme Natalia et Séverine Dudot dans le magasin solidaire de la Soka.

Paul MARION

Situé dans un entrepôt de la Soka, ce magasin solidaire est géré par Gilles Serruau et sa femme Natalia. Gilles dirigeait le site de l'entreprise en Ukraine, qu'il avait lui-même lancé. La directrice Séverine Dudot les a rapatriés une semaine avant l'invasion russe. Désormais, ils s'occupent de subvenir aux besoins élémentaires des familles ukrainiennes. Une tâche pour tenter d'évacuer la douleur de leur départ et le choc de l'invasion russe, d'autant plus violent que Natalia est russe. *«Les Ukrainiens nous ont très bien accueillis. Ils nous ont beaucoup donnés et désormais on veut leur rendre. On avait toute notre vie là-bas. Si je pouvais, j'y retournerai dès demain»*, s'attriste Gilles, qui semble abattu au milieu des piles de cartons.

» **LIRE AUSSI** - [Dans l'Ouest ukrainien, l'étroit corridor des armes occidentales: le récit de l'envoyé spécial du Figaro](#)

Un sentiment d'exil qu'éprouvent tous les Ukrainiens de Quessoy moins d'un mois après avoir quitté leur patrie. «*Nos familles sont déchirées avec nos maris restés en Ukraine. Il y a un mois, personne n'aurait pensé être ici*», admet Irina, dont le regard bleu cesse de pétiller au moment d'évoquer son mari resté à Kiev comme volontaire dans la défense territoriale. Irina fait défiler les vidéos des combats qu'il lui envoie sur son téléphone. L'application qui avertit les habitants de la capitale ukrainienne des bombardements y est toujours installée. Consciente de l'incertitude dans laquelle son existence est plongée, la mère de famille se résout à retrouver une vie normale en France pour elle et ses enfants, déjà scolarisés comme tous leurs camarades ukrainiens arrivés à Quessoy. Tout en espérant un avenir en Ukraine. «*Je dis à mes fils de bien travailler à l'école, de chercher à se faire de nouveaux amis. Mais je leur dis aussi qu'une fois la paix retrouvée, on retournera en Ukraine*».

À VOIR AUSSI - [À Marseille, un ferry transformé en hôtel flottant pour les réfugiés ukrainiens](#)



La rédaction vous conseille

- [À Nice, Russes et Ukrainiens marqués par les tourments de l'histoire](#)

 Paul Marion ✕